

Octave MIRBEAU



UN ADMINISTRATEUR

UN ADMINISTRATEUR

Sur la côte bretonne, entre Lorient et Concarneau, est un village, Le Kernac.

Des dunes plates, mouvantes, où croissent de maigres pissenlits et des pavots cornus, séparent Le Kernac de la mer. Une crique, bien abritée des vents de sud-ouest, par de hautes murailles de rocs, rouges et carrés, pourvue d'une estacade et d'un quai, sert d'abri aux chaloupes de pêche, aux petits caboteurs fuyant le gros temps. Derrière le village, aux rues resserrées et dévalantes, les terrains ont un aspect désolé. Ce sont, dans une sorte de cuvette formée par de circulaires coteaux de landes, des prairies marécageuses où, même par les plus secs étés, l'eau stagne, huileuse et noire. De ces prairies montent des émanations pestilentielles. L'humanité qui vit là, dans de sordides taudis, imprégnés de l'odeur des saumures et des pourritures de poisson, est chétive et douloureuse : hommes pâles et rabougris ; femmes spectrales d'une lividité de cire. On ne rencontre que des dos voûtés, d'ambulants cadavres, et, sous les coiffes, dans des visages blancs et fripés, de hagardes prunelles où brille l'éclat vitreux des fièvres, et que brûle le poison des dévorantes malarias. Tandis que l'homme, dans sa chaloupe mal grée, court la mer, à la poursuite de l'improbable sardine, la femme cultive, comme elle peut, la terre marécageuse et le coteau de landes au-dessus, où çà et là, entre les touffes des ajoncs, apparaissent de tristes emblaves, ainsi que, sur des crânes de vieilles, des plaques de peau dartreuse. Il semble qu'une fatalité irrémédiable pèse sur ce coin de terre maudit, et, par les mornes soirs, par les soirs silencieux, on croit voir la mort passer dans l'air. C'est à l'automne, surtout, que la fièvre ravage cette population misérable. Les êtres se recroquevillent davantage, se décolorent, se dessèchent, et meurent, pareils à des plantes malades frappées par un vent mauvais.

En cette atmosphère de cimetière, en cette irrespirable nature, il n'y avait qu'un seul homme qui fût gras et joyeux, c'était le maire.

Ancien sardinier de Concarneau, il avait gagné, rapidement, une jolie fortune, et s'était retiré au Kernac, où il possédait quelques terres et une confortable maison, sur le coteau, le seul coin riant du pays, le seul où il y eût quelque chose qui ressemblât à des arbres, à de la verdure, à des fleurs, à un peu de vie. Les germes mortels de la malaria n'atteignaient pas à la hauteur où se dressait cette maison heureuse, et le vent du large ne laissait de son passage que la santé de sa forte salure et de ses vivifiants arômes.

Ce maire était un très excellent homme ; du moins, il passait pour tel dans le pays. Il ne demandait qu'à se dévouer à ses administrés. Et, de fait, il se dévouait immensément. C'est ainsi, que, avec la complicité du recteur, et en tondant, chaque jour, par des quêtes ingénieuses et de non moins ingénieux impôts, sur la misère des pauvres habitants du Kernac, il avait édifié une belle église en pierre blanche, puis une belle mairie Louis XIII, puis une belle maison d'école Louis XVI, où jamais aucun enfant ne fréquentait.

La commune était obérée, pliait sous le poids de ses dettes. Les gens étaient écrasés d'impôts, de centimes additionnels, de charges multiples; mais ils considéraient leur maire comme un saint, comme un héros, et cela soulageait un peu leurs souffrances. Lui se réjouissait de ses bonnes œuvres, et il vivait en paix avec sa conscience, dans l'amour de ses concitoyens.

N'ayant plus aucun édifice à élever pour le bonheur du peuple, il songeait philanthropiquement à de vagues catastrophes, où il pût montrer toutes les bontés de son âme.

«Si une épidémie effroyable pouvait fondre, tout à coup, sur le village! se disait-il... Oh! comme je les soignerais, comme je les frictionnerais!... Ils meurent, c'est vrai... mais ils meurent l'un après l'autre, avec une régularité monotone... S'ils pouvaient mourir, dix, vingt, trente d'un seul coup!... Oh! comme je pourrais employer mon activité, mes qualités d'organisateur, mes tendresses pour ces pauvres diables!»

En ces moments-là, il sentait battre dans sa propre poitrine l'âme d'un Jules Simon.

Un jour son rêve se précisa. C'était en 1885. Le choléra dévastait Marseille et Toulon. Le maire se promenait un matin sur le quai du Kernac, et sa pensée, franchissant les mers et les continents, se pavanait parmi les cholériques de là-bas. Il évoquait les hôpitaux encombrés, les rue mornes, l'effroi des habitants, les corps tordus par l'horrible mal, le manque de cercueils, les grands feux qui brûlaient sur les places publiques, et il se disait :

«Ont-il de la chance les maires de là-bas! Moi, jamais je n'aurai de ces chances-là... Et que font-ils? Rien... Ils perdent la tête, voilà-tout. Ce ne sont pas des organisateurs. Ah! qu'il me vienne une bonne épidémie, et l'on verra! On ne me connaît pas! Et qu'est-ce que je demande?... Rien... je n'ai pas d'autre ambition que celle d'être utile!... La croix de la Légion d'honneur me suffira...»

À ce moment, une chaloupe de Quiberon entra dans le port et vint s'amarrer au quai, contre la cale où le maire, arrêté, songeait à ces charitables songes.

Et tout à coup, il sursauta :

«Oh! mon Dieu!» cria-t-il.

Dans le fond de la chaloupe, un matelot était couché sur un piquet de filets, paraissant en proie à un mal indicible. Les jambes tordues, les bras crispés, le corps tout entier secoué par les hoquets, il poussait d'étranges plaintes, et d'étranges jurons. Le maire, très ému, interpella le patron de la chaloupe.

«Mais cet homme est malade!... Cet homme à le choléra!

— Le choléra! dit le patron, en haussant les épaules... Ah! oui!... un drôle de choléra!... Il est saoul! le cochon!...»

Le matelot continuait de se plaindre. Un spasme le prit. Il se souleva un peu sur ses poings et, la bouche ouverte, la tête ballante, la poitrine battue par des efforts intérieurs, il laissa échapper un long vomissement.

«Vite!... vite!... du secours!... vociféra le maire... C'est le choléra! je vous dis que c'est le choléra!... Le choléra est au Kernac!»

Quelques hommes s'approchèrent... D'autres s'enfuirent... Le maire commanda :

«De l'acide phénique!... Des étuves!... Qu'on allume des feux sur le quai!...»

Et malgré les protestations du patron, qui répétait :

«Puisque je vous dis qu'il est saoul!», le maire sauta dans la chaloupe.

«Aidez-moi!... Aidez-moi!... N'ayez pas peur...»

On souleva le matelot, on le débarqua. Porté par trois hommes, sous la conduite du maire, il fut promené, par toute les rues du village, jusqu'à l'hospice.

«Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?...» demandaient les femmes en voyant passer ce cortège insolite!

Et le maire répondait :

«Ça n'est rien!... Rentrez chez vous... Ça n'est rien!... N'ayez pas peur!... C'est le choléra!»

Les femmes, plus livides à cette nouvelle, plus spectrales, se répandaient à travers le village, clamant, avec des grimaces d'effroi : «Le choléra!... le choléra! le choléra est ici!»

Et pendant que tout le monde fuyait, le maire commandait d'une voix retentissante :

«Qu'on aille prévenir le recteur! Qu'il fasse sonner les cloches!... Qu'on verse du chlore dans les rues!... N'ayez pas peur... Qu'on allume des feux, comme à Marseille!»

À l'hospice, le maire voulut soigner lui-même le malade... Il le débarrassa de ses vêtements, le nettoya de ses ordures... Et comme les sœurs étaient un peu pâles, il les réconfortait :

«Vous voyez!... je n'ai pas peur... Il ne faut pas avoir peur! Ça n'est rien!... je suis là!»

Puis il étendit le corps dans un lit bassiné, le frictionna longtemps avec une brosse, lui posa, au long des flancs, sous les pieds, aux aisselles, sur le ventre, des briques chaudes.

Le matelot grognait, se démenait, repoussait les soins, repoussait les briques qui lui brûlaient la peau, exhalait des plaintes colères, mêlées à de gros jurons.

«Les crampes!... voilà les crampes!... Du rhum, vite!... ordonna le maire... Qu'on m'apporte une bouteille de rhum!... Il n'est que temps! N'ayez pas peur!...»

Il introduisit entre les dents du patient le goulot de la bouteille pleine de rhum. D'abord, le pochard parut ravi. Une expression de joie illumina sa figure.

«Na! vous voyez! fit le maire. Il revient à lui... Ça va mieux... Il n'y a que le rhum!»

Et, d'un mouvement rapide, il redressa la bouteille toute droite, le goulot profondément enfoncé dans la bouche du matelot.

Tout à coup, le matelot suffoqua. Il fit de grands gestes. Un spasme lui secoua la gorge. Le liquide rejeté coula par la bouche, par le nez, avec un bruit de râle et d'étranges sifflements.

«Allons! bois donc, avale! sacré mâtin», dit le maire, qui enfonça la bouteille plus avant dans la bouche...

Mais l'œil se convulsait, se renversait sous la paupière. Les membres rigides se détendirent, les gestes cessèrent... Le matelot était mort étouffé par le rhum.

«Trop tard!...» prononça le maire d'une voix navrée...

Ce soir-là, le tambour de ville parcourut les rues du Kernac, et, tous les vingt pas, après un roulement, il lisait la proclamation suivante :

Aux habitants du Kernac

Mes chers concitoyens,

Le choléra est dans nos murs.

Il a déjà fait de nombreuses victimes.

Qu'on se rassure. Votre maire ne vous abandonnera pas. Il s'installe en permanence à la mairie, prêt à tous les événements, et bien résolu à vous disputer au fléau.

Vive Le Kernac!

Mais les rues étaient désertes, et, déjà, tous les habitants claquaient des dents au fond de leurs taudis fermés.

Retrouvez *Un administrateur* d'**Octave MIRBEAU**,
lu par **Gaëlle MAIRET**
sur le CD édité par **Grinalbert**



Octave MIRBEAU

*La Bague, Mon jardinier, La Vache tachetée,
Un administrateur, En viager, En traitement*

Lu par **Gaëlle MAIRET**

1 CD, 67 minutes, référence GCDL005

Disponible en librairie

Liste des librairies et bien plus encore sur notre site internet :

www.grinalbert.fr

Grinalbert Polymédia
1 rue Auguste RENOIR
25000 BESANÇON

Téléphone : 03 81 88 45 15 du lundi au vendredi de 9h30 à 12h